

## RAPPORT SUR *PHENOMENE, SENS, SUBSTRAT*, LA THESE DE BEAT MICHEL

Dans cet ouvrage de 516 pages bibliographie et index compris, Beat Michel essaie d'élaborer ce qu'il appelle une métaphysique phénoménologique, en proposant une identification de la structure ultime nouant la conscience et le monde : le candidat ajoute un terme à ce couple – le *substrat transcendantal* – pour organiser l'ensemble de manière satisfaisante.

L'ouvrage est bien structuré. Après un premier chapitre précisant en quelque sorte la position de parole du candidat en explicitant l'armature épistémologique de son enquête (Réalité et connaissance), il se lance dans une exploration des figures et logiques possibles, respectivement : du monde et de la conscience, qui sont en cause (chapitres 2 et 3) ; du corps, dont la phénoménologie, la philosophie de l'esprit et les sciences cognitives ont mis en évidence la fonction cruciale (chapitre 4).

Puis, au chapitre 5, le candidat dévoile les instruments de sa solution ou de sa réponse : il se réfère au tournant métaphysique de la phénoménologie de Michel Henry, nommément à sa notion de *Vie absolue*. Il tente d'éclairer cette notion et sa fonction chez Henry d'un côté par la conception hylémorphique aristotélicienne, de l'autre côté par la notion populaire en métaphysique analytique de *survenance*. En fin de compte, ce chapitre met en place le protagoniste nouveau évoqué plus haut : le substrat transcendantal.

Il reste alors à expliciter la solution donnée au problème métaphysique soulevé. Mais Beat Michel ne se contente pas de ce "résultat". Au chapitre 6, il tente encore de lui donner de la force, d'une part en montrant comment l'émotion esthétique met en évidence chez nous une capacité de rejoindre ce qu'il appelle l'*adhérence*, d'autre part en commentant des débats contemporains du point de vue de son nouveau dualisme (celui de l'adhérence et de la transcendance). Il essaie à vrai dire de concevoir l'émergence de la conscience à partir du substrat transcendantal.

À ce résumé trop succinct il faut ajouter, pour décrire ce travail, qu'il consiste en même temps largement dans un passage en revue et une discussion exigeante de la philosophie contemporaine. Plusieurs œuvres, systèmes, arguments ou notions clefs sont abordés. Qu'on en juge par l'énumération suivante : Husserl, Henry, Lavigne, Romano, Bimbenet pour la phénoménologie, Quine, Davidson ou Jaegwon Kim pour la philosophie analytique, Meillassoux et Ingarden pour la volonté d'un réalisme ; la survenance, l'hylémorphisme, le substrat transcendantal, l'adhérence, la transcendance, etc. Cette thèse, tout en se concentrant rigoureusement sur le plaidoyer en faveur de la "solution" qu'elle propose à son problème, manifeste un effort considérable pour tenir compte des vues variées des un(e)s et des autres. La plupart du temps, le candidat essaie d'ailleurs de réconcilier ces diverses conceptions avec ce qu'il cherche. Son passage en revue est tout sauf polémique.

Une remarque est ici de rigueur : les expositions données par le candidat des idées, notions et conceptions qu'il restitue pour débattre avec elles sont de grande qualité. Beat Michel enseigne avec clarté les contenus des autres philosophes, et – pour autant que j'en juge – avec justesse et justice. À vrai dire toute la thèse mérite ce compliment de la clarté. Le problème que se pose le candidat est présenté de façon

limpide, les éléments d'élaboration qui contribuent à sa solution sont délivrés par des discours ne dissimulant rien de ce qu'ils disent. D'ailleurs, on observe que le candidat conclut chaque section, chaque évocation d'auteur, de pensée ou de problème, par un récapitulatif de ce qui a été traversé et de ce qui a été obtenu : cela interdit absolument au lecteur que nous sommes de perdre le fil.

L'utilisation du système *LateX* contribue à ce grand effort de clarté : la structure du manuscrit apparaît de manière agréable et exacte.

On comprend déjà que je regarde ce travail comme une très bonne thèse. Pour faire partager cette appréciation, je dois maintenant entrer dans le fond du sujet, et dire ce que je vois comme les réussites et les enseignements importants de cet essai.

Il faut donc revenir au problème que se pose le candidat. Il voudrait, simplement, concevoir une structure métaphysique enveloppant la conscience et le monde, et il voudrait le faire "après" la phénoménologie, sans trahir son apport : en reconnaissant, notamment, que le monde s'égalise au constitué de l'œuvre intentionnelle.

Une force et une qualité de la thèse réside dans le fait que Beat Michel voit bien qu'un tel problème pourrait ne pas se poser : si l'on a une lecture strictement épistémologique de l'analyse intentionnelle husserlienne, alors ce qu'elle dit explicite seulement le sens de la réalité mondaine pour nous, enveloppant les structures de justification de la connaissance du monde à tous ses niveaux. Beat Michel évoque la lecture de Husserl par Harrison Hall, qui correspond à une telle interprétation : il ne la réfute pas et semble en comprendre la logique, seulement elle est impossible pour lui. Partant de l'évidence selon laquelle un husserlien n'a pas cessé de croire au réel et à son unité, il ne cesse, tout au long de la thèse, de plaider qu'il faut bien "en plus" se faire une image dans laquelle tout se place : au premier chef, la conscience constituante et le monde constitué.

Beat Michel décrit alors une double aporie, qui correspond à deux modes de la circularité.

Si l'on est réaliste naturaliste, on doit reconduire la conscience à ce que la science décrit et construit comme le réel. L'aporie est alors que la conscience devrait entrer dans le monde tel que mis en scène par des théories physiques fondamentales comme la théorie des cordes ou la théorie de la gravité quantique à boucles, mais ces théories tiennent un langage mathématisant idéal bien peu réaliste, donc la conscience n'est pas aussi naturalisée qu'il y paraît. En fait, en professant le physicalisme, on fait revenir – comme langage de la métaphysique scientifique qu'on se donne – des doctrines que seule porte et rend intelligibles la conscience, dans sa modalité théorique et mathématisante, d'où le cercle.

Si l'on professe une ontologie phénoménologique traduisant l'œuvre de la constitution comme une dépendance ontologique du monde sur la conscience, alors le cercle résulte simplement du fait que, pourtant, la conscience, en tant que nôtre à chaque fois, paraît se placer dans le monde.

Beat Michel désire avoir quelque chose à dire, néanmoins, vis-à-vis de ce problème doublement intraitable.

Notons, sur le plan méthodologique, qu'il va au devant des sensibilités incompatibles avec ses intentions, et, pour ainsi dire, les fait siennes tour à tour : la "solution" qu'il propose ne pourra donc pas être suspectée de refléter un parti-pris massif qui aurait tout informé depuis le début.

Un passage de la thèse discute l'idée que la science – à vrai dire, la science supposée reine, la physique – contiendrait une sorte de démonstration philosophique de l'indépendance de la réalité en même temps qu'elle fournirait la description de cette réalité. Ce passage contient une traversée de l'histoire récente de la mécanique

quantique et une évocation non technique des contenus correspondants. On observe que le candidat parle des développements récents venant sous le titre “information quantique”, et qu’il cite des spécialistes savants et connus de l’interprétation de Coppenhague. Dans l’ensemble, le passage est fort clair et, je pense, instructif pour un non connaisseur absolu. Il faut reconnaître les bonnes qualités de pédagogue de Beat Michel.

J’ai apprécié aussi l’exposition des idées de Michel Henry. Le candidat se montre capable d’entrer dans la perspective de l’auteur qu’il évoque, de la faire parler de manière convaincante. Il fait état de la critique formulée par son directeur de thèse dans *L’épreuve de la limite*, selon laquelle Henry “parachuterait” le Christ en tant qu’archi-vivant, en quelque sorte : il soutient quant à lui que Henry passe en effet au niveau métaphysique, mais sans qu’on soit obligé de comprendre sa *Vie absolue* dans des termes théologiques. Cette manière de s’insérer dans une discussion et d’y prendre place montre qu’il a compris et fait sien le style argumentatif de cette branche du courant phénoménologique. J’ai été frappé aussi par les quelques citations qu’il donne des *C-Manuskripte* de Husserl, laissant entendre que ce dernier avait anticipé la construction henrienne.

Dans le même ordre d’idées, la thèse avance une hypothèse de lecture au sujet de *Ideen II*. Ce qui a empêché Husserl de conduire le matériel accumulé à la publication d’un ouvrage en bonne et due forme, serait que ce matériel dégageait le problème du corps et de l’esprit comme un problème non repoussable et non résolu. Cette hypothèse m’a semblée intéressante et méritoire, même si l’on n’est pas convaincu. Le texte que nous lisons habituellement, en tout état de cause, possède un caractère exploratoire et paraît souvent jouer sur plusieurs registres.

Il y aurait encore des remarques à faire sur nombre de passages de bonne facture, mettant bien en relief l’important et le significatif dans diverses œuvres, souvent en tenant compte des éclaircissements apportés par d’excellents commentateurs. Je résume tout cela en déclarant, simplement, que cette thèse est d’un bout à l’autre d’excellente qualité, faisant preuve d’une belle clarté rationnelle, pour nous présenter en fin de compte une “solution” intéressante. Le candidat prend même le temps de nous rendre existentiellement crédible celle-ci, en évoquant quelques œuvres d’art qui lui tiennent à cœur.

Mon jugement est donc que nous avons affaire à un très bon travail, à l’occasion duquel s’est formé un chercheur de grande intelligence et de vaste compétence. Comme il se montre par surcroît bon pédagogue, dans les matières philosophiques comme dans les matières scientifiques, nous avons toutes les raisons selon moi d’accueillir et célébrer cette recherche (en accordant au candidat le grade auquel il prétend pour commencer).

Je voudrais comme il convient, maintenant, entrer dans la discussion avec cette thèse, sur quelques points.

D’abord une remarque concernant le passage où le candidat expose et discute l’hylémorphisme chez Aristote en parallèle avec la notion de survenance (chez Jaegwon Kim principalement). On comprend bien, au bout de la thèse, l’usage que Beat Michel en fait : il s’agit pour lui de penser que la conscience avec sa machinerie transcendantale “survient” à un fond de matière sentimentale (intersubjectif par dessus le marché), qu’il appelle finalement *adhérence*. Le problème me semble que le rapport forme-matière chez Aristote et le rapport entre survenant et subvenant chez Kim concerne des étants “normaux” : il s’agit d’une grammaire supposée organiser une métaphysique théorie générale des étants, une métaphysique normale. Mais dans l’emploi que Beat Michel a en vue, le même rapport doit s’appliquer à deux entités hors

norme, deux entités qui n'en sont pas : la conscience transcendantale en tant qu'elle est dans le hors champ épistémologique, et la matière sentimentale présumée, qui est introduite comme un invérifiable au cœur de notre vie subjective, un absolu pressenti. N'est-il pas problématique d'appliquer des formes théoriques prévues pour le système des étants à des "au-delà de tout étant" ?

Une remarque sur l'opposition entre vision circulaire et vision linéaire. Les "solutions" du naturalisme et du transcendantalisme sont décrites par le candidat comme circulaires, alors que la sienne serait linéaire. On peut discuter les deux assertions.

Le naturaliste plaide-t-il une circularité ? Certes, il voit la conscience comme une partie du monde, mais il est réticent à la considérer en aucune manière comme productrice du monde : même l'argument de la physique mathématique, mis en avant par Beat Michel, ne le fait généralement pas bouger. Les constructions théoriques de la science ne portent pas atteinte à la vérité naturaliste de cette dernière pour lui. Au mieux, il reconnaît que la neurophysiologie emprunte des lumières à la physique, et donc à la mathématique indirectement, mais cela n'empêche pas pour lui qu'elle découvre le secret naturel du fonctionnement de l'esprit mathématisant. Le prétendu cercle est à ses yeux juste un aspect de la confirmation de la vérité par sa cohérence (plus ou moins à la Quine). Il n'y a pas selon lui circularité au sens d'une difficulté logique en tout cas.

De même le transcendantaliste ne se sent pas vraiment engagé dans une circularité. Pour lui, s'il est un transcendantaliste radical au moins, le monde ne dépend pas de la conscience : il est seulement forcément représenté depuis les structures et facultés de celle-ci. Et symétriquement, l'inclusion de la conscience dans le monde appartient à un point de vue étranger à son regard transcendantal. Or on ne peut pas réaliser un cercle avec des flèches de type hétérogène.

Dans le même esprit, la structure linéaire de Beat Michel est-elle vraiment linéaire ? La conscience dépend de l'adhérence et le monde est projeté par la conscience, dit-il. La "dépendance" en question est cette relation insituable, obtenue en décalant au-delà des étants la grammaire métaphysique, dont nous venons de parler. La projection est l'œuvre de la machinerie transcendantale. D'où le même problème qu'avec le cercle précédent : peut-on faire une ligne avec des segments hétérogènes ?

On peut s'interroger, aussi, sur l'idée selon laquelle le corps objectif, pour nous, redouble le corps subjectif comme son image ou sa récurrence (de même que la matière du monde redouble la matière du "substrat transcendantal") : ces assertions ne correspondent-elles pas simplement à la volonté de "récupérer" quelque chose de l'attitude naturelle par-delà la sophistication du transcendantalisme et de la métaphysique de l'ineffable sentimental ?

Un mot sur les reconstructions pédagogiques des contributions de divers noms importants de la philosophie. J'ai dit le bien que je pensais de la qualité de ces exposés, de leur clarté. J'ai fait l'éloge du panorama de philosophie contemporaine qui en résulte. Reste que ces divers excursus d'histoire de la philosophie – récente ou non récente – n'apparaissent pas à la lecture comme également motivés du point de vue du propos d'ensemble. Je ferai une différence, à cet égard, entre le passage sur Berkeley, qui m'a semblé dans le mille du propos global, dans la mesure où il dégage une cosmologie de l'esprit au-delà de l'immatérialisme comme doctrine épistémologique, et le passage sur Ingarden. Il me semble que la question d'Ingarden, bien que suscitée par la pensée de Husserl, est moins celle de ce travail, et qu'on aurait peut-être pu se dispenser de la traversée du système des analyses ingardiennes.

Et pour finir, quelques brèves remarques sur l'hypothèse développée concernant l'art pariétal d'une part, sur l'utilisation de quelques commentaires d'œuvres d'art d'autre part.

Je vois deux éléments prêtant à discussion.

D'un côté, il y a l'idée que les œuvres – certaines œuvres contemporaines à vrai dire – réussissent à montrer, indiquer ou évoquer l'adhérence, alors que celle-ci se tient, rigoureusement, par-delà le sensible. À cet égard, Beat Michel me semble purement et simplement reprendre la thèse sur l'art de Michel Henry, illustrée avec Kandinsky. On accordera au candidat que ses gloses d'œuvres sonnent juste, et exercent un certain effet de conviction. Mais n'y aurait-il pas dû y avoir un élément de conceptualisation propre en plus, correspondant au statut de substrat transcendantal revendiqué pour l'adhérence ?

De l'autre côté, il y a l'hypothèse, séduisante il est vrai, selon laquelle l'art pariétal, et peut-être en général l'art des origines, correspond à une humanité qui, quoique déjà engagée dans la machinerie, notamment langagière, de la projection transcendante, se souvient encore d'une phase où l'existence baignait dans l'adhérence, et organise cette mémoire comme un culte et une esthétique. On comprend bien, en lisant ce passage inspiré, que le candidat veut justifier à sa façon Bimbenet et Meillassoux. Ma difficulté est que, par ailleurs, Beat Michel commence par observer, soumettant la chose à notre émerveillement, que l'art pariétal nous fait l'effet d'un art de même rang et de même sorte que celui auquel nous sommes habitués. Mais cela est-il compatible avec l'analyse mythico-historique concernant l'entrée progressive de l'humanité dans la projection transcendante ?

J'en ai fini avec mes remarques amorçant un débat avec ce travail.

Je rappelle et répète, pour conclure, que j'ai été fort impressionné par la qualité, la précision, la clarté, l'ampleur de vue et l'authenticité de cette recherche, et je tiens pour conclure à la saluer, en espérant que Beat Michel lui donne les meilleures suites possibles, et que notre communauté lui porte l'intérêt qu'elle mérite.